GARGANTUA ENTRE LES CELTES ET LEFRANC

Jean-Claude DINGUIRARD

I

On sait, à n'en pouvoir douter, que toutes les chroniques gargantuiennes ne nous sont point parvenues. Le vers de Charles de Bourdigné, la mention dans la *Farce nouvelle* d'une descente aux Enfers de Gargantua, renvoient peut-être à la tradition orale¹, encore que leur brusque concentration à proximité de la date fatidique de 1532, qui voit justement paraître les *Grandes et inestimables cronicques*, rende la chose assez improbable. Mais les deux épisodes que résume Richard le Pelé se réfèrent explicitement à un ouvrage imprimé que nous ne connaissons pas, et il est encore une allusion qui mérite d'être soulignée, c'est celle qu'on trouve dans les *Grandes et inestimables cronicques* elles-mêmes. Car ce n'est point trop solliciter le texte, je pense, que trouver quelque enseignement dans cette parenthèse :

Aulcuns acteurs veullent dire que Gargantua fut totalement nourry de chairs en son enfance. Je dis que non (ainsi que dit Morgain et plusieurs aultres) car... (p. 7, l. 13 ssq.).

En somme, l'auteur des *Inestimables* atteste, pour 1532 ou même pour une date antérieure, l'existence d'une chronique où Gargantua est

dit carnivore exclusif depuis son plus jeune âge. Cela peut s'appliquer à la *Grande et Merveilleuse vie*, de François Girault (p. 2, l. 35 ssq.), à qui ce témoignage conférerait *ipso facto* une certaine antériorité sur les *Inestimables* ². Mais à prendre à la lettre (et pourquoi non ?) le pluriel *aucuns acteurs*, renforcé par *Morgain et plusieurs aultres*, cela peut aussi vouloir dire qu'il existait déjà plus d'une chronique gargantuine lorsque parut l'édition lyonnaise de 1532.

Dans le passage que nous venons de citer, le nom de *Morgain* ne laisse pas d'embarrasser. On y voit traditionnellement (et la tradition remonte au *Vroy Gargantua* pour le moins !) une allusion à la fée Morgain; mais j'avoue ne pas apercevoir bien clairement ce qui pourrait pousser l'auteur des *Inestimables* à invoquer sur ce point l'autorité d'une fée, qu'il connaît d'ailleurs sous le nom de *Gain* (p. 29, l. 23). S'il faut à toute force voir dans *Morgain* le nom d'un personnage de fiction, on songerait plutôt au *Morgant* de Pulci; mais pourquoi s'obstiner à torturer à tout prix le sens très apparent du texte ? L'auteur des *Inestimables* signale simplement ici que, dans l'importante controverse sur l'alimentation de Gargantua ³, il se rattache à l'école qui tient pour le régime mixte : école nombreuse, peut-être majoritaire, mais à laquelle appartient en tout cas un certain Morgain. Que cet anthroponyme me soit inconnu ne prouve certes pas qu'aucun écrivain du XVI^e s. ne l'ait porté, et au demeurant il peut s'agir d'un surnom ou d'une anagramme, si pas même d'une faute d'impression ! Peu importe d'ailleurs pour notre propos qui fut Morgain; ce qui compte, c'est la référence à des chroniques gargantuines antérieures à l'opuscule de 1532. Son auteur est d'ailleurs revenu sur la question :

Au regard de monteure, quoy qu'on en dye, il reffusa de en prendre a cause que ... (p. 18, l. 21 s.)

Ce *on* qui, avant les *Inestimables* qui le contredisent, a mentionné une monture de Gargantua apparemment différente de la Grant Jument, ce peut bien sûr être encore quelque conteur populaire; notons toutefois que si *on* vise l'auteur d'une chronique gargantuine, il ne saurait cette fois être question de François Girault.

Qu'une pluralité de chroniques gargantuines ont précédé celle qui porte la date de 1532, cela paraît donc assez vraisemblable; que cette édition n'est pas, elle-même, la première de l'ouvrage concerné, c'est ce que suggèrent deux témoignages de poids : celui du *Pantagruel*, celui du texte même des *Inestimables*.

*

*

*

Si les *Inestimables* portent la date de 1532, la chronologie rabelaisienne attribuée *Pantagruel* à la même année ; celui-ci serait sorti pour la foire d'automne, c'est-à-dire fin octobre, celles-là auraient été mises en vente début août, leur considérable succès ayant justement incité Rabelais à écrire son livre.

Mais à qui fera-t-on croire que Rabelais, ayant observé ce succès (ce qui suppose tout de même un certain délai), conçut le projet de son chef-d'œuvre, le rédigea et le fit imprimer, le tout en moins de trois mois ? Je veux bien que Rabelais eut du génie, et aussi la vaste mémoire qui lui permettait de mobiliser instantanément tant de souvenirs de lecture ; je consens qu'il pût écrire avec la vitesse et la prolixité de certains surréalistes (dont les productions toutefois n'ont peut-être pas le « fini » de *Pantagruel*). Mais j'ai infiniment de peine à me persuader qu'un imprimeur parvint à sortir un volume assez soigné, tel le *Pantagruel*, en un temps aussi bref. On s'étonne même qu'A. Lefranc ait pu adopter cette thèse, lui qui venait d'en démontrer l'impossibilité, à propos d'un autre écrivain il est vrai : « lorsque Calvin donne son manuscrit de l'*Institution* à l'imprimeur, après le 23 août 1535, il était trop tard. On ne pouvait plus le lancer à la foire d'automne : on le renvoya donc à la foire de printemps de 1536 ». Comment ce qui valut pour Calvin ne vaudrait-il pas pour Rabelais ?

En somme, si l'on accepte l'ingénieux édifice de la chronologie rabelaisienne (et nous n'avons pas mieux à proposer), on aboutit à cette alternative : ou bien Rabelais ne s'est pas inspiré des *Grandes et inestimables croniques*, ou bien celles-ci ne datent pas de 1532. Le premier terme est difficile à envisager, le Prologue du *Pantagruel* signalant explicitement son lien avec les *Inestimables*. Mais rien n'empêche de considérer que leur édition lyonnaise de 1532 ne constitue pas l'originale.

Je crois d'ailleurs que la meilleure preuve en est donnée par leur propre texte, car si l'on confronte la table des matières et le découpage réel des *Inestimables*, on constate des discordances ahurissantes : les chapitres II et III sont rassemblés sous une rubrique unique à la table, tandis que le chapitre VIII s'y trouve ventilé sous quatre rubriques, le chapitre IX sous cinq, le chapitre XIX sous deux ; quant au chapitre V, il est totalement absent de la table, ainsi que les chapitres XII à XVII - ce qui constitue tout de même un gros morceau. Ajoutons quelques menues différences de détail : passe encore que l'achevé d'imprimer porte *Zelande* alors qu'il n'est jamais question que de Hollande dans le texte ; mais il est plus bizarre, s'agissant de nombres précis, que les 200 caques de maquereaux salés du chapitre XVIII deviennent trois barriques à la table des matières, tandis qu'y montent jusqu'à 300 les 205 habitants de Reboursin tombés dans la bouche de Gargantua... Dira-t-on que la table des matières et l'achevé d'imprimer sont l'œuvre d'un quelconque typographe, et non de l'auteur ? Typographe ô combien paradoxal alors puis-

que, trop paresseux pour simplement recopier les titres de l'opuscule, pourtant clairement détachés, il se serait néanmoins donné la peine de lire (presque) tout l'ouvrage afin de le résumer distraitement !

On le voit, la situation est incohérente, à moins... A moins qu'on n'imagine (et c'est assez simple) que l'édition de 1532 des *Inestimables* est elle-même revue et augmentée, mais qu'on y a conservé par inadvertance l'ancienne table des chapitres. Avouons d'ailleurs que tel ajout - la première bataille de Reboursin, par exemple, justement aux chapitres XV-XVII - retarde bien inutilement, et non sans maladresse, l'action engagée. On suppose ici une main autre que celle de l'auteur de la version primitive - telle que la table permet de la reconstituer - des *Inestimables*. Celle d'un remanieur qui, à défaut de son nom, aura signé de celui de sa ville, ce Reboursin qui vient là comme un cheveu sur la soupe ? On est tenté de le croire, tant le hors d'œuvre tranche sur le reste de la chronique.

*
* *
*

Et Rabelais ? Hé, mis dans la possibilité de lire l'édition princeps des *Grandes et inestimables croniques* (de date indéterminée, mais antérieure à 1532), Rabelais dispose désormais de tout son temps pour écrire *Pantagruel*. On s'en doutait bien un peu.

Pour le reste, c'est-à-dire la chronologie, A. Lefranc nous apparaît bien prisonnier de sa vision du Maître. Car enfin, la date d'août pour les *Inestimables* ne repose que sur le Prologue de *Pantagruel*, où il est parlé à leur propos d'un débit considérable durant une période de deux mois ; et la parution de *Pantagruel* pour la foire d'automne est purement déduite de ce qu'à la fin, l'auteur y parle de «purée de septembre». Donc «Rabelais acheva la composition de son *Pantagruel* au mois de septembre. Or, il ne peut s'agir dans l'espèce que de l'année 1532. Tout s'éclaire : le *Pantagruel*, terminé en septembre, a été imprimé pendant ce même mois et pendant le mois d'octobre. Il a été mis en vente à Lyon au moment où la foire commençait, le 3 novembre»... Chère thèse du réalisme absolu de Rabelais, qui lui impose de ne parler de «purée de septembre» qu'en ce seul et unique mois ! Et admirable pouvoir qu'avait A. Lefranc de convaincre ses disciples, même avec des syllogismes cornus !

Je m'empresse d'ajouter qu'avec son raisonnement incongru, A. Lefranc a parfaitement pu aboutir à une datation exacte de *Pantagruel*. Mais force nous est de convenir que nous n'en savons rien : il faut parfois se résigner à pratiquer *l'ars difficillima nesciendi*.

II

Dans la plupart des chroniques gargantuines qui nous restent, c'est Merlin qui construit Grand Gosier et Gallemelle, à charge pour eux d'engendrer un fils qui aidera le roi Artus à se débarrasser de ses ennemis. Voilà Merlin père (non géniteur) de notre géant, et la geste gargantuine rattachée aux romans de la Table Ronde, double circonstance qui implique trop naturellement l'origine celtique de Gargantua pour que les celtomanes du XIXe s. aient laissé passer si belle occasion. Leurs petits-neveux toutefois, parce que Gargantua est surtout populaire en France, restreignent sa celtité au continent : il représenterait, jusque dans son nom, un dieu gaulois... La théorie est pittoresque et, inlassablement répétée dans les ingénieuses publications d'H. Dontenville, elle a séduit plus d'un.

Or, c'est peut-être aller un peu vite en besogne que sauter à pieds joints par dessus tant de siècles et qu'identifier Gargantua à telle figure d'un panthéon d'autant plus débonnaire qu'il nous est fort mal connu.

*
* *
*

Les premiers qui mirent en forme littéraire le corpus folklorique de Gargantua, quelle raison impérieuse pouvait bien les pousser à accrocher ce cycle à celui de la Table Ronde ? M. Françon, qui souligne que l'apparement fut probablement tardif, se demande justement « dans quelle mesure le phénomène est littéraire », et c'est sans doute poser là la bonne question. Il y répond en invoquant la volonté de parodier les romans de la Table Ronde, et il est possible en effet qu'elle ait joué. Mais on n'a peut-être pas suffisamment souligné combien s'imposait, pour un esprit fait aux classifications littéraires anciennes, l'apparement du cycle gargantuin, « mensonge sans mal dire » comme le qualifie François Girault, à la matière de Bretagne :

*Ne sont que trois materes a nul home entendant :
De France et de Bretaigne et de Rome la Grant ;
Et de ces trois materes n'i a nule semblant.
Li conte de Bretaigne sont si vain et plaisant.
Cil de Rome sont sage et de sens apendant.
Cil de France sont voir chascun jour aparant*

constate Jean Bodel. Dans la mesure où les chroniques gargantuines sont irréalistes et ne prétendent pas instruire à la façon des *exempla*, on ne pouvait en somme les ranger que dans une catégorie, celle des contes de

Bretagne : pure étiquette littéraire, sans implication géographique ni ethnique.

R. Guiette a heureusement commenté ce passage de Jean Bodel, notant que «l'opinion trouvait vain ce qui était profane» et suggérant en outre qu'est «vain» alors ce qui n'implique aucun sens symbolique (ni religieux, ni érotique, puisque ce sont là les deux pôles ordinaires de la dénotation impliquée) ; bref que *vain* en ce contexte concerne la pure distraction littéraire et que la formule *vain et plaisant* ne fait que préciser l'«Artur de quo Britonum nugae hodieque delirant» de Guillaume de Malmesbury, qui lui aussi oppose les «fallaces fabulae» aux «veraces historiae». C'est donc un gros clin d'œil qu'adresse au lecteur le Prologue du *Vroy Gargantua*, lorsqu'il insiste sur la véracité de ce qui va suivre, mais en prenant comme garants de vérité «Lancelot du Lac et tous les chevaliers de la Table Ronde» : le rire ne pouvait qu'être immédiat, beaucoup plus immédiat qu'il ne l'est aujourd'hui. Mais si les menteries «bretonnes» des chroniques gargantuines ont parfois l'humour de prétendre à la vérité des contes «de France», pourquoi se priveraient-elles de revendiquer tout aussi comiquement la valeur instructive de la littérature «romaine» ? N'est-ce pas précisément ce que fait Rabelais, lorsqu'il fait miroiter la *substantifique mouelle* de son *Gargantua* ? Et est-ce de sa part surenchère d'humour, ou bien simple gag traditionnel ? La question n'est pas gratuite : la chronique dont parle Richard le Pelé, elle aussi, prétend (en contrepet) à un enseignement caché :

*Il a du livre en la science,
Qui bien la sçaueroit gouster.*

Or, au contraire de l'auteur du *Vroy Gargantua*, Rabelais a réussi à persuader son lecteur : comme ses mânes doivent se réjouir des riches commentaires que suscite son *Gargantua*, s'il n'avait d'autre intention que *vaine et plaisante* !

Mais pour en revenir à notre propos, les personnages de Merlin et d'Artus ne prouvent donc rien quant à l'origine celtique de *Gargantua*. Mieux : il se pourrait même (puisque'il est au moins une chronique pour ne pas les juger indispensables) que l'intrusion d'Artus et de Merlin dans la geste gargantuine ne soit qu'un pur artefact de littérateur : soit que l'auteur des *Inestimables* ait voulu justifier par une prise à la lettre l'étiquette «matière de Bretagne», soit qu'il ait désiré profiter du succès persistant des romans de la Table Ronde⁴.

*

*

*

Confronté aux formes en *jarj-* des parlers d'oïl et franco-provençaux, le nom de Gargantua manifeste par la conservation de *ga* une origine occitane. Ses toutes premières attestations (comme toponyme, à Larodde (P.-de-D.), vers 1300 ; comme anthroponyme, à Limoges, en 1471) sont d'ailleurs effectivement méridionales mais, paradoxalement, proviennent de zones palatalisantes : ce qui invite à chercher plus au sud l'aire où l'on a pu dire normalement *Gargantua* ; au demeurant, les noms *Gallemelle-Gargamelle* et *Badebec* sont également occitans, ce qui confirme peut-être, dans une certaine mesure, l'origine du nom *Gargantua*. Par ailleurs, les formes des XIV^e et XV^e s. offrent un *-s* que conserve encore parfois la tradition populaire, et dont A. Lefranc a fait remarquer qu'il pouvait ne pas être inconnu au(x) rédacteur(s) de chroniques et à Rabelais, puisqu'ils s'accordent à faire intervenir *tu as* dans les étymologies facétieuses qu'ils donnent de *Gargantua*.

On voudrait croire aussi à une facétie lorsque H. Dontenville forge sur *Nantuates* (*nant* est un mot gaulois !) un *Gargantuates* «la bande du diable Gargant», dont Gargantua, si j'ai bien compris, serait le chef. Qu'on ne croie pas que nous raillons cette pénible étymologie d'amateur : les professionnels ne nous ont guère proposé mieux. Ils isolent en effet dans *Gargantua* (*s*) une base *garganta* «gorge, gosier», bien connue en occitan et parfaitement appropriée au personnage d'un géant gros mangeur ; mais leur reste alors sur les bras un suffixe *-ua(s)* dont ils ne savent trop comment se débarrasser. Qui donc pourrait se satisfaire de l'explication d'A. Dauzat, qu'il s'agit d'«une finale artificielle, prouvant que nous sommes en présence d'une création fantaisiste» ? P.-F. Fournier, lui, a bien vu combien il était périlleux pour l'Étymologie qu'un étymologiste en soit réduit à invoquer la gratuité d'un bibelot d'inanité sonore ; aussi fit-il une méritoire tentative pour prouver que *-uas* provient d'un antérieur *-ias*, suffixe infiniment moins énigmatique. Malheureusement les exemples qu'il cite à l'appui de sa thèse ne montrent qu'une chose, c'est que *-ias* n'a quelque chance de devenir *-uas* que si une consonne labiale agit sur le *i*, et ce n'est évidemment pas le cas dans *Gargantuas*.

Il n'est pourtant pas si difficile de fournir à *Gargantuas* une étymologie acceptable. La forme portugaise médiévale, vraisemblable emprunt, nous livre un indice précieux : offrant *gargantuice* et non **gargantice*, elle suppose une dérivation sur *gargantu-*. Le suffixe de *Gargantuas* apparaît dès lors comme l'augmentatif *-as*, issu de *-ACEU*, ou plutôt il y a dans *Gargantuas* deux suffixes à la suite, *-u* et *-as*. Le suffixe *-u* n'a rien de bien mystérieux : on le trouve en occitan dans *barbu*, *alu*, «ailé», *ounglu* «qui a les ongles longs» (exemples que j'emprunte à J. Ronjat), et le moyen français a employé abondamment *jambu*, *onglu*, *couillu*, *membreu*... On remarquera combien ce suffixe *-u*, évidemment issu de *-UTU*, s'accrole volontiers à une base désignant une partie du corps, de façon à en exprimer la richesse, l'exubérance, les vastes proportions. *Gargantuas*

représente donc originellement un intensif, l'augmentatif de *gargantu* «richement pourvu quant au gosier».

Evidemment, ce nom n'a pu naître que dans une région occitane où l'amuissement de *-t* fut précoce : la Provence, sans aucun doute ; mais une localisation plus précise appartient à des spécialistes mieux que moi au fait de la microphonétique de l'occitan oriental et de son histoire. On aimerait d'ailleurs aussi que leur recherche porte sur la sémantique : il est certes possible que *gargantu*, correspondant assez exact de *goulu*, n'ait jamais connu que le sens que nous donnons à ce dernier terme. Toutefois, par la gorge passent non seulement les aliments ingérés, mais encore les paroles qu'on profère, et la racine *garg-* paraît assez souvent liée à la parole. Bien sûr, les chroniques gargantuines ont privilégié le gigantisme du personnage et de son appétit, alors qu'elles contiennent peu de traces de sa possible virtuosité langagière. Mais nous ne connaissons pas tous les Gargantua pré-rabelaisiens, et l'on remarque que si Richard le Pelé restreint l'appétit du sien (il fait déjeuner d'«ung beuf, deux moutons et ung veau» alors que tout marche par centaines ailleurs), il le présente en même temps comme un subtil :

*Gargantua faict argument,
Lequel estoit bonum quercus :
Ung beduault a quinze culz.
Or, si pour ung apothicaire
Lui estoit baillé ung clistoire,
Queritur convient, et par où,
Par quelque pertuys ou quel trou.*

Quant au Gargantua de François Girault, il se révèle capable de composer un rondeau, ce qui n'est apparemment pas à la portée du géant un peu simplet des *Inestimables*. Et Rabelais lui-même, après deux chapitres curieusement linguistiques, ne donne-t-il pas justement à la merveilleuse subtilité de Pantagruel l'occasion de s'exercer dans la controverse sur «les plus fors doubtés qui fussent en toutes sciences», avant de la manifester dans l'admirable verdict qui met fin à l'affaire Humevesne contre Baisecul ?

*
* *

Il va de soi que cette hypothèse peut être utilisée par les celtomanes : envisagé comme virtuose du langage, Gargantua se révèle plus que jamais avatar authentique de l'Hercule Gaulois. Mais après tout, pourquoi ne pas jouer le jeu ?

X. Ravier vient de consacrer au récit mythologique bigourdan un

grand bel ouvrage. On sait que pour les folkloristes, Gargantua est à peu près inconnu dans les Pyrénées centrales et occidentales, où le relaient Samson et Roland ; ce dernier surtout, on s'attendrait à le voir apparaître dans le folklore de Gèdre, village d'où l'on jouit d'une fort belle vue sur la fameuse Brèche. Or, le corpus rassemblé par X. Ravier ne souffle mot de Roland : ne serait-ce pas parce que sa fonction est déjà assumée localement par Mulat-Barbe, lequel se révèle à plusieurs égards un très passable Gargantua ? Certains détails mettaient déjà la puce à l'oreille : Mulat-Barbe, comme tel Gargantua traditionnel, est un Faucheur Prodigieux ; lui aussi est capable de laisser son empreinte dans le roc ; il a probablement partie liée aux mégalithes, ayant jadis eu une grosse pierre tombale. Mais surtout paraît révélateur le nom du théâtre de ses ultimes exploits : *Gargantan*, toponyme apparemment unique dans toute la vallée de Barèges ! La rencontre est déjà troublante ; mais lorsqu'on superpose le Gargantua d'H. Dontenville et le Mulat-Barbe gédrois (ou son équivalent fonctionnel de Lesponne, Millaris), les coïncidences s'accumulent de manière hallucinante : Gargantua est symbole de goinfreterie, et Mulat-Barbe est un génie nourricier ; H. Gaidoz avait souligné la succession royale des Celtes Bélénos et Gurgunt, et X. Ravier est amené à voir un Bélénos à l'origine du Mont Béliou, si intimement lié au mythe de Millaris ; le s. Gorgon grâce auquel l'Eglise tenta jadis de récupérer Gargantua est un faiseur de pluie, et Millaris aussi ; parfois Gargantua a la tête coupée et clouée et c'est aussi ce qui peut arriver à Mulat-Barbe ou à son équivalent aranais, le Géant de Garos ; enfin l'une des belles découvertes d'H. Fromage est d'avoir mis au jour dans le légendaire gargantuin la présence d'une sorte de palimpseste roussellien, grâce aux syllabes obsédantes *Moul* - et *Borb* - : elles se retrouvent très ostensiblement dans le nom même de Mulat-Barbe ! ... Ajoutons que le Merlin des chroniques gargantuines forge ses géants en haut d'une montagne avec des os de baleine, trois éléments qui évoquent irrésistiblement le Serpent d'Izaby - autre mythe bigourdan -, à propos duquel on se souviendra que Gargantua est parfois sauromorphe. Notons par ailleurs que le géant pré-rabelaisien ne boit guère que de l'eau et que Millaris ignore le vin ; que ce même Millaris se déplaçait toujours à cheval - et l'on sait l'importance de la Grand Jument gargantuine. Il n'est pas jusqu'au mythe de la première neige enfin, si étroitement caractéristique des Pyrénées, qui ne trouve son écho dans telle légende recueillie par P. Sébillot, où un crachat de Gargantua sert de succédané à la neige !

Or, X. Ravier, soit qu'il ignore les travaux de la *Société de Mythologie Française*, soit qu'il refuse d'en tenir compte, ne souffle mot de cet impressionnant amas de remarquables coïncidences. Par contre, il s'est attaché à démontrer, avec un grand luxe de détail, la parfaite concordance basco-bigourdane à propos du mythe de Mulat-Barbe, bien commun des populations pyrénéennes avant la romanisation. On en conclura, car

il faut être conséquent, que les Basques sont d'incontestables Gaulois ; ou, mieux encore : que tout est dans tout, et réciproquement. Le propre d'une idée fixe n'est-il pas de trouver partout des justifications ?

*

*

*

De quelque point qu'on l'envisage, la celtité de Gargantua soulève donc de sérieux obstacles, littéraires, linguistiques, ethnographiques. Mais nous ne nous dissimulons pas que conclure ainsi, ce sera (suivant le point de vue du lecteur) enfoncer une porte ouverte ou prêcher dans le désert. La celtité de Gargantua, mais aussi, à ce qu'il semble en plusieurs occasions, sa non celtité, sont bien moins affaire de raison qu'articles de foi. Une conviction ne s'étaie pas plus qu'elle ne s'entame par des arguments, et dans le heurt d'intuitions passionnées dont Gargantua est l'enjeu, notre modeste et pesant effort de réflexion fera aisément figure de péché.

Au demeurant, est-il en définitive si important de pouvoir se prononcer sur la vérité ou la fausseté du Gargantua celtique ? On en doute ; l'arbre ne doit pas cacher la forêt, ni la quête d'une hypothétique vérité faire négliger la vision de Gargantua que propose la *Société de Mythologie Française* : vision ni plus, ni moins intéressante que celle d'un A. Le-franc, par exemple, et qui désormais, au même titre que cette dernière et que toutes les autres, fait partie du mythe de Gargantua. Lequel, pour notre joie, ne cesse de s'enrichir. Métamythiquement parlant, la prolifération du sens est signe de vie et preuve de santé.

BIBLIOGRAPHIE

DAUZAT, A., c. - r. d'H. DONTENVILLE, *La mythologie française*, p. 144 de la *Revue internationale d'Onomastique* 1-2, 1949. DONTENVILLE H., *La France mythologique*, P., 1966. DUBOST, F., «L'emploi du mot géant dans les Chansons de Gestes», pp. 299-313 des *Mélanges C. Camproux*, 1, Montpellier, 1978. *Farce de Maistre Mimin et de Richard le Pelé*, pp. 176-188 d'A. de MONTAIGLON (Ed.), *Ancien théâtre français*, 2, P., 1854. FOURNIER, P. - F., «Gargantua, essai d'étymologie», pp. 25-47 de la *Revue internationale d'Onomastique* 1, 1968. FRANCON, M. (Ed.), *Le Vroy Gargantua*, P., 1949. GIRAULT, F., *La grande et merveilleuse vie du trespuissant et redoubte roy de Gargantua*, fac simile p.p. Seymour de Ricci dans la *Revue des études rabelaisiennes* 1909. *Les grandes et inestimables cronicques du grant & enorme geant Gargantua*, fac simile p. p. Seymour de Ricci dans la *Revue des études rabelaisiennes*, 1910. GUIETTE, R., «Li conte de Bretagne sont si vain et plaisant», pp. 1-12 de la *Romania* 1, 1967. LEFRANC, A., *Introduction aux Oeuvres de Rabelais*, 1, P. 1913. RAVIER, X., *Le récit mythologique dans les Pyrénées bigourdanes, essai d'ethnolinguistique*, thèse dactylographiée, Toulouse 1979. RONJAT, J., *Grammaire istorique des parlers provençaux modernes*, Montpellier, 1930 ssq. SEBILLOT, P., *Gargantua dans les traditions populaires*, P., 1883.

NOTES

1. Si les *Chepueulz de plastre* de Gargantua nous restent obscurs, sa catabase peut être rapprochée de la thématique de Jean de l'Ours, personnage folklorique qui semble avoir parfois interféré avec lui ; Pantagruel lui-même ne naît-il pas « tout velu comme un ours » ?
2. Militerait assez en faveur de l'antériorité de la *Grande et merveilleuse vie* (outre son côté « résumé de légendes populaires »), sa totale indépendance de la tradition merlinienne, indépendance que F. Girault s'empressera d'abandonner dans les *Admirables*. N'aurait-il pas aussi sauté sur l'occasion si, lorsqu'il rédigea la *Grande et merveilleuse vie*, il avait connu les *Inestimables* ?
3. Controverse importante en ce qu'elle trahit un débat littéraire sur le personnage. Le premier Gargantua que nous pouvons saisir est encore mal dégagé d'associations d'idées folkloriques, qui assimilent parfois ce gros mangeur à un Ogre : c'est ainsi que le Gargantua de la *Grande et merveilleuse vie* est encore friand de chair humaine.
4. A pu jouer aussi dans cet apparemment le désir de désamorcer grâce aux si plaisants contes de Bretagne, le malaise que des lecteurs pouvaient encore éprouver à l'égard de géants : selon F. Dubost, à l'idée de leur grande taille, s'associait le plus souvent celle d'une difformité morale propre à éveiller la crainte. On trouve sans doute un dernier écho de cette vieille association chez les conteurs folkloriques : plusieurs précisent que « Gargantua n'était pas méchant » - on comprendra : « bien qu'il fût un géant ».

CHRONIQUE

— Pour inaugurer sa nouvelle formule (deux livraisons par an, impression nouvelle, chronique bibliographique...), VIA DOMITIA a le plaisir d'offrir à ses lecteurs, en avant-première, un chapitre entier extrait de la brillante thèse que notre excellent collaborateur Xavier Ravier vient de consacrer au *Récit mythologique dans les Pyrénées bigourdanes*. Il s'agit là d'un ouvrage tout à fait novateur - on le constatera à lire l'extrait ci-après -, tant dans sa méthodologie que dans son apport à la connaissance des langues et des cultures pyrénéennes, et qui est appelé à un grand retentissement - notamment à propos de la problématique euzkaro-gasconne.

— On nous signale diverses omissions à la bibliographie de Jean Séguy, que nous avons tenté de dresser au premier volume de l'*Hommage* dédié au regretté fondateur de VIA DOMITIA :

- (1932) Los corses de vacansas de Ripoll, GS pp. 479-499.
- (1934) Lengua occitana e lenga catalana, *Altaden, setmanari del Ripolles*, no 22.
- (1945) Libres novels : II libres pedagogics, GS XVI, pp. 234-236.
- (1954) (Avec Th. Lalanne) Labastide-Clairence colonie de Rabastens-de-Bigorre, *Vox Romanica* XIV-1.
- (1955) Lettre sur les prétendus vestiges arabes dans l'onomastique occitane, dans L. et L. Gary, Pointis-Inard et les Invasions Arabes, pp. 98-99 de la *Revue de Comminges*, 2.
- (1957) Les enquêtes ethnographiques de l'Atlas linguistique de la Gascogne, (résumé de conférence), *Arts et traditions populaires*, 2-3-4, pp. 340-341.
- (1963) Remarques, aux pp. 95-96 des *Anciens textes romans non littéraires*.
- (Appendice) , a) Des notes préparatoires à l'étude sur les formulettes d'envol de la coccinelle ont été retrouvées par X. Ravier : on en trouvera les données pp. 302 ssq. de son *Récit mythologique dans les Pyrénées bigourdanes, Essai d'ethnolinguistique*.